

Quiconque étudie l'histoire du monde civilisé est frappé d'un fait universel. La direction imprimée à l'éducation nationale a toujours dépendu de l'idée que chaque peuple s'était formée de l'homme, de sa nature, de ses destinées. Pour les Athéniens, l'homme idéal, c'était celui en qui règne l'heureuse harmonie des qualités physiques et intellectuelles. De là les théories de Platon et d'Aristote sur le développement parallèle de l'esprit et du corps; de là aussi, dans toutes les écoles et chez tous les peuples de l'Attique, un goût très vif pour les jeux, les courses à pied et à cheval, la gymnastique, uni à l'amour passionné du drame et de la comédie, et à une culture intense des belles-lettres et des beaux-arts. Aux yeux des Spartiates, au contraire, et aux yeux des premiers Romains, toujours en lutte pour la vie matérielle, la défense ou la conquête, l'idéal du citoyen vraiment utile à son pays, c'était le soldat plein de courage, vaillant, endurci à la fatigue, docile à la discipline. Aussi, à Sparte comme à Rome— à l'époque de la royauté et de la république— l'éducation populaire eut-elle pour but principal l'entraînement militaire, la formation éloignée des forces de terre et de mer nécessaires à la défense ou à l'agrandissement de la patrie. Mais, chose digne d'attention, dans l'éducation grecque et dans l'éducation romaine, les intérêts dominants furent les intérêts terrestres. On n'aperçoit aucune trace sensible d'une pensée de l'au-delà. Et pourquoi ? C'est que dans la vie nationale des peuples de l'antiquité l'idée religieuse n'occupait en réalité qu'un rang secondaire; les dieux, extérieurement honorés, n'avaient ni le respect ni la confiance populaires; les vraies destinées de l'homme créées pour l'autre vie étaient ignorées de la plupart des philosophes et des pédagogues, à plus forte raison de la foule indifférente à tout ce qui ne lui apportait pas la jouissance des seuls biens qu'elle convoitait, ceux du temps présent.